Le galetas – première infidélité à la maison familiale[1] -

C'était un peu le lieu du mystère. Outre les deux chambres que l'on utilisait anciennement pour les domestiques, l'une des deux, celle de vent servait cependant désormais de chambre à coucher de mes deux cousins pendant les vacances, il y avait encore un vaste espace sans affectation particulière, un fumoir et, avec une porte donnant juste au haut des escaliers, une chambre borgne dont l'utilisation nous échappa toujours, devenue lieu de débarras divers, c'est-à-dire d'un chenit plus ou moins conséquent.

Chose curieuse, quoiqu'ici nous étions au plus haut de la maison, il y avait encore un espace situé à un niveau supérieur, placé directement sous le toit, en conséquence mansardé. Aucune lucarne n'éclairait cet espace qui n'était visitable qu'à la lampe de poche, ce que nous fîmes d'innombrables fois, retrouvant toujours le même chenit étalé sur le sol de planches, vieux papiers, couronnes de gymnaste, diplômes et autres antiquités d'une société de gym dont l'oncle dut être le secrétaire sans qu'il n'en ait nullement été l'archiviste au vu de l'étrange destination des anciennes écritures.

Tout en haut des escaliers, au deuxième étage, le galetas, ou plutôt les galetas, puisqu'il y en avait au minimum trois avec celui logé directement sous le toit, où se trouvait le royaume des araignées.

On accédait à cet endroit par une échelle et un trappon que l'on ne refermait jamais. C'était aussi le lieu de la poussière la plus compacte ainsi que des toiles d'araignées ayant atteint un tel degré d'épaisseur qu'elles constituaient

[1] Qui possède pourtant un galetas d'une toute autre importance.

carrément des paquets que nous nommions, en poètes que nous étions, des ballets doux. Et pourtant ceux-ci ne nous plaisaient guère quand il nous arrivait d'en prendre plein la figure ou les cheveux. Cela ne suffisait néanmoins pas à nous décourager de venir ici pour tenter à chaque fois de faire de nouvelles découvertes.

Cela sentait aussi la pisse de chat d'ancienne date, et même la merde de ces vilains intrus heureusement desséchée depuis des lustres, souvent sur d'anciennes correspondances, le tout vous donnant ce fumet inimitable que j'ai encore dans les narines, et qui ne pouvait convenir qu'aux explorateurs invétérés que nous étions déjà.

C'était aussi là une sorte de refuge où personne n'aurait pu nous surprendre. Qui en effet aurait eu l'envie de gagner cet espace si étroit et surtout de si peu de hauteur qu'on était obligé de s'y déplacer, non pas peut-être en rampant, néanmoins sur les genoux. Alors gaffe de ne pas te couper avec les verres cassés des anciennes vitrines de la société de gym en lesquelles précédemment nous avions peut-être mis le coude.

Le galetas du deuxième étage, porte de droite en haut des escaleirs, ne présentait rien de particulier, si ce n'est les armoires à explorer.

C'était encore un lieu d'enfance auquel je ne peux repenser sans émotion, et sans avoir la quasi certitude, après plus de cinquante ans que nous l'avons quitté pour la dernière fois, que de l'ordre n'y a pas encore été fait et qu'y demeurent toujours les vieux papiers de mon oncle qui, en plus d'être secrétaire de la gym, le fut aussi de la commune. Un de ces réduits pour dire oublié dans la marche du temps, et qui est demeuré en l'état pendant des décennies, qui pourrait même

encore le rester tout autant si la destination actuelle de cette maison n'était pas sa mise en vente actuelle et son rachat probable par quelqu'un qui ne sera pas de la famille.

Nos explorations n'étaient pas déraisonnables en somme, puisque c'est précisément ici, entre les vieux papiers, les kyles de chats desséchées et les briques de verre, que nous découvrîmes deux jeux d'autrefois qui allaient véritablement accompagner notre enfance. Un premier, dit d'échelles, qui deviendra très tôt fameux, et un second, de poursuite, ayant pour thème les courses automobiles. Nous les descendîmes aussitôt pour les joindre aux autres à la chambre de ménage, puis bientôt au salon où nous les remettrions au goût du jour les beaux dimanches d'hiver, alors que le temps est si neigeux que personne ne s'aventure plus dehors. C'étaient de ces jeux dont vous gardez un souvenir exceptionnel tant les parties furent nombreuses et disputées, tant elles étaient finalement toutes empreintes de poésie et faites de ce doux temps de l'enfance où tout soudain les heures que vous vivez vous apparaissent les meilleures que vous pourriez connaître. Jeux d'autrefois, jeux tout simples avec lesquels on ne ferait pas un fromage, mais néanmoins, tandis que ce n'étaient en somme que de simple bouts de carton avec une image imprimée dessus, des éléments indispensables de nos loisirs.

Le jeu des échelles, pour parler de celui-ci, édité dans les années vingt ou trente par les Editions Spes à Lausanne, offre une vaste muraille où chaque case est une pierre. Des échelles sont posées contre cette barrière presque infranchissable pour l'assaillant. Avec les bleues tu montes, avec les rouges tu descends. Et la longueur des trajets est en fonction de la longueur de l'échelle, dont deux au moins, l'une rouge et l'autre bleue, sont d'une grandeur exceptionnelle. Ainsi petit à petit, ou même parfois avec une rapidité confondante, tu fais ton chemin vers le sommet où néanmoins les dangers les plus grands te guettent. Ils sont là, les défenseurs du château, dont on aperçoit le visage entre les créneaux. Ils peuvent tout se permettre, comme de te ficher un coup de mousquet au travers de la figure, ou de te balancer un chaudron d'huile bouillante dessus. Des bouches à feu impressionnantes sont aussi capables, au deux tiers du parcours, de te faire passer de vie à trépas. En fait tous les périls te guettent dans cette ascension qui verra comme vainqueur le premier à atteindre la case no 101.

Et tout cela en couleur bleu gris noir pour les pierres, bleu ou rouge pour les échelles, et jaune-rouge pour ce qui concerne les explosions et autres mises à feu.

Et c'est avec ça que nous passons nos plus belles soirées. Il n'est quasiment pas question d'éviter ce jeu qui surpasse tous les autres. Ce serait manquer l'instant, ce serait en plus déroger à la tradition, les cousins autant que moi-même à cheval sur les principes, obstinément conservateurs, très certains que les choses les plus appréciées sont peut-être celles que l'on pratique le plus.

Le jeu a fini chez la Tante Nine, où il se trouva encore une longue carrière après qu'il ait déjà connu la gloire dans l'une ou l'autre des deux chambres de chez la grand-mère. Je le possède encore aujourd'hui, accompagné de bien d'autres, tous d'une exceptionnelle valeur sentimentale et que je céderais pas pour un empire !

Une armoire à l'ancienne, future propriété du Patrimoine de la Vallée de Joux. A décaper. Sans doute du milieu du XIXe siècle.